

rafraîchissante avec de l'oseille sauvage, qu'il alla cueillir dans la clairière voisine, et des croûtes de pain sec, gardées de la veille et qu'un chien tant soit peu délicat eût refusées avec mépris.

L'avare huma avec délices ce laxatif potage jusqu'à la dernière cuillerée.

—Excellent! murmura-t-il entre ses dents. Au printemps, le sang a besoin d'être rafraîchi... Et, maintenant que me voilà bien réconforté, en route! Je vais aller déjeuner chez mon fermier Flambard, qui ne demeure qu'à huit milles d'ici... une vraie promenade... et chemin faisant, je verrai si les orges et les avoines ont bonne mine.

Le baronnet se coiffa de son bonnet de peau de lièvre, prit en main son bâton de houx et se mit en route, tout guilleret. Ses jarrets étaient aussi secs et aussi nerveux que ceux d'un vieux cerf. Aussi marchait-il avec une rapidité qu'eût enviée un coureur de profession.

De temps en temps, il faisait halte, s'assurant de la bonne venue d'un de ses nombreux champs de céréales, arrachait çà et là une mauvaise herbe, et repartait de plus belle.

Il parcourut ainsi, sans ressentir le moindre symptôme de fatigue, le chemin qui le séparait de la ferme de Flambard.

Il y arriva juste à temps pour se mettre à table.

Une vaste marmite de soupe aux choux fumait, pendue à la crémaillère, et exhalait une vapeur qui chatouilla agréablement les narines de l'avare.

Le fermier, assez mécontent de cette visite, ne put s'empêcher d'inviter le baronnet à s'asseoir à la table commune.

Le nouveau convive émerveilla les valets de ferme par son appétit, car,

autant lord Fesse-Mathieu était sobre chez lui, autant il était avide et même glouton quand il dinait en ville.

De mauvais plaisants prétendaient que, semblable au serpent boa, il pouvait manger pour quinze jours.

Après avoir dévoré comme un ogre et bu comme un templier, le baronnet reçut cent dollars que lui devait son tenancier, et, bien restauré, se remit en chemin pour la ferme d'un autre de ses débiteurs, qui se trouvaient à dix milles de là.

Il y arriva à la tombée de la nuit, toucha cinquante dollars et dina.

—La journée n'a pas été mauvaise, songeait-il tout en allongeant le pas pour regagner sa demeure. Je n'ai pas trop dépensé aujourd'hui. Tout irait bien sans ces diables de sabots qui semblent s'user à vue d'oeil. Il faudra que j'y mette moi-même de gros clous, un de ces matins! J'en ai déjà ramassé une dizaine qui feront parfaitement l'affaire.

Il était dix heures du soir lorsque l'avare franchit le seuil de sa cuisine.

C'est à peine s'il ressentait quelque fatigue, et, en dépit de l'usure de ses sabots, il était, somme toute, enchanté de sa journée.

Il frotta précautionneusement une allumette et s'en servit pour enflammer l'extrémité, aiguisée d'avance, d'une de ces branches de pin résineux que l'on trouve dans les tourbières. Ce luminaire répandait une fumée âcre et nauséabonde; mais il avait, aux yeux de lord Fesse-Mathieu, l'inappréciable avantage de supprimer l'emploi de la bougie, du pétrole et de tous autres éclairages dispendieux.

L'avare relut avec soin, à la lueur de ce flambeau, son livre de comptes. Puis il alla serrer son argent dans une chambre spéciale, ferma soigneuse-